

Romances sans paroles

Yves Navarre

5. SAM

Jean Hanssen est mort le vendredi 19 février, tôt, le matin. Il est tombé du haut de la falaise, au-dessus du village de Crantac où il demeurait depuis sa mise en disponibilité qui avait suivi de quelques semaines celle de Simon Breillard, son plus proche collaborateur à l'Association d'échanges culturels, A.E.C. Célibataire, secret, ombrageux, hanté par la maladie et par la solitude, cet homme de cran avait, semble-t-il, tout sacrifié pour sa carrière qu'il menait parfois de manière arrogante, n'hésitant pas à critiquer les pouvoirs des différents gouvernements dont il avait été le fonctionnaire et dont il ne voulut jamais se constituer l'employé. Souvent, sous le précédent septennat, il avait dénoncé ce goût des « réunions-marathons et sans issue » qui selon lui étaient « l'héritage nostalgique et suspect de Mai 68 » et qui empêchaient désormais toute a possible prise de décision prospective. « C'est la petite mort ». Très vite, après la constitution du nouveau gouvernement, sous le nouveau septennat, il avait dénoncé la « trop grande hâte à conclure et à statuer ». Simon Breillard avait, dans un premier temps, payé pour lui. Il avait tenu lui-même à l'annoncer à Breillard. Il lui aurait dit, ce jour-là, « nous vous trouverons un autre poste. Nous vous aimons beaucoup. Je vous aime beaucoup, vous le savez ». Breillard lui aurait répondu « je m'en fous. Ce que je veux, c'est du travail. L'amour, je m'en charge ». Hanssen et Breillard avaient en commun un ami, l'écrivain Karpak. Hanssen prêtait à Karpak sa maison de Crantac, non loin de Sargues, lorsque celui-ci voulait s'isoler pour écrire. Pour Hanssen, n'être pas malade, c'était « n'avoir rien ». Et Karpak fit dire à un personnage de l'un de ses romans, fortement inspiré de la vie de Hanssen, « qu'est-ce qu'on est bien quand on n'a rien, même si on n'a personne ». En fait, Hanssen avait quelqu'un dans sa vie, dans sa tête, celui qu'il appelait sans jamais le nommer « mon passager clandestin ». Bernard Aste, de son vrai nom Samuel Astelaze. Sam.

Le corps de Jean Hanssen ne fut découvert qu'en fin de matinée, le vendredi 19 février, non loin de la route, au pied de la falaise. Il ne portait sur lui aucun papier. Seulement une lettre qui permit de l'identifier. Voici le texte de cette lettre écrite à Sam dans l'avion qui conduisait Hanssen à Pékin et à Tokyo, ultime mission qu'il effectua avant d'être à son tour mis en disponibilité. Cette lettre, Hanssen l'avait donc gardée pour lui. Et voici le récit de sa dernière soirée. La lettre. Et le récit. Hanssen moquait volontiers Karpak et parfois lui lançait « rien ne constitue, tout est reconstitué. Tu n'es qu'un vautour » ou bien « tu recrées, tu ne crées pas. Dès la page 7 ou 10 de tes romans, l'émotion n'est plus à l'état naissant. Tu distrais. Tu te distrais. Tu te fais plaisir. Tu mens. Le lecteur est nombreux. Innombrable même s'il n'est qu'un. Le roman ne captera jamais le clandestin. Et nous écrivons tous. Un toujours premier chapitre. De quel droit vas-tu jusqu'au bout, toi ? Au nom de qui et de quoi ? »

La lettre. « Karachi. 13 novembre. Cher Sam. Sam, c'est entre nous. Ton vrai prénom. Samuel. Celui de ta carte d'identité. Celui d'une intimité, violée, un soir, quand tu me fis cette confidence il y a des années déjà. Et comme il te va bien, toi, Céfaraide, neveu de Jessica, d'Esther et de Rebecca, petit-fils d'Istanbul, fils d'Alexandrie. T'a-t-on promené, bébé, dans un landau, devant ces hôtels borgnes des rendez-vous amoureux qui hantaient le poète Cavafy ? Il doit y avoir, dans ces hôtels-là, quelques lits défaits, froissés, joyeux, qui attendent l'étreinte des passagers amoureux, ceux-là qui ont avant tout le sens des regards échangés et qui font "

tout " les yeux ouverts, ce " faire tout " qui nous lasse puisque désormais nous pouvons tout faire. Je t'écris parce que je veux vivre. Draps gris des poèmes de Cavafy.

« Je t'écris pour ce désir-ci qui ne rapproche plus nos corps (combien de fois ai-je pu te dire " un geste tendre coûte rien "et toi me répondre " un geste tendre n'engage à rien " ?) et par ce désir-là de célébrer le temps, après tant de temps de rupture, qui nous pousse l'un vers l'autre puisqu'il nous arrive de nous revoir et de nous restaurer, ensemble. Pourtant, ces gestes de tendresse, nous ne nous les échangerons plus. Peut-être sommes-nous, à nous les interdire, à ne pas oser, à recréer un de ces interdits qui furent et demeurent le sceau de notre sensualité ? Tu es beau. Tes yeux. Ton regard. Et je te vois pousser un grand nez, celui-là même qui dénonçait les Juifs. Notre pays n'a toujours pas vécu le nazisme. Pour lui, sous masque de répulsion, c'est toujours l'incubation d'une fascination. Cinquante ans bientôt, et il n'y a pas de semaine, dans toutes nos presses, sans documents d'horreur, présentés comme tels, qui ne soient en fait que des pâtures pour voyeurs. Un comble. Des combles. Au haut d'un pavillon petit-bourgeois, pays de banlieues, de toujours enfants d'une histoire stoppée vont, en cachette et sous couvert de la bonne conscience des dénonciateurs, se régaler et se fasciner de ce qui fut assoupissement, trahison, délation, dérision, superbe d'un peuple trop riche d'or et de colonies, repu, gavé, gourmet, rompu aux subtiles élégances d'intellectuels et artistes dénaturant tant le courage et l'espoir que la cassure de tous les sens. Je les tiens tous, à égalité, pour responsables car je les admire fort : ils m'ont appris à lire et ils anesthésient encore. L'un d'eux, dans un journal du jour, parle de Doriot, comme si celui-ci allait revenir, possible, comme si celui-ci était revenu, c'est fait ; on parle de lui. Nous sommes malades, atteints de " sinistre mémoire ". Même nos plus grands philosophes n'ont provoqué que des bagatelles. On ne les faisait sortir dans la rue que pour les photographier. Et je te vois pousser un grand nez. Qui me fascine. Oui. Comme si tu le projetais hors de ton visage. Afin de dire qui tu es. Fils et petit-fils de. Et les quelques errances qui t'ont conduit à Paris, Lutèce, que tu appelles Lucette, maintenant. Psychiatre. Vingt-sept ans. Et moi quarante-deux. J'avais quinze ans quand tu es né. J'ai quinze ans quand je te regarde. À quinze ans, on ne jouit pas, on gicle. Dans l'avion, ce matin, avant l'escale de Karachi, j'ai lu, document de la semaine de notre magazine de plus grande diffusion nationale, un article sur " Les soldats français d'Hitler " et la " Division Charlemagne ". C'est là. Encore. Monnaie courante. Et les photos d'illustration ont des grâces esthétiques. De beaux soldats. Une mode. Un mode de comportement qui invite à des nostalgies qui nous devancent encore et piègent l'esprit. Je veux vivre, Sam, je veux vivre un temps présent, le temps qui vient. Et nous deux, comme tous, comme si nous avions tout à réapprendre. Et toi, c'est l'autre, le *Nous deux* moqué de la presse du coeur dont il m'est arrivé de dire qu'il devrait désormais s'intituler *Nous trois*, triangle, triangle rose de nos couples de même sexe, toujours un troisième qui passe, ravit, emporte, parce qu'il paraît, éblouissement de la rencontre première, neuf, au corps inconnu (odeur, souplesse, soupirs, savoir-toucher) porteur du message de cet amour parfait, cliché, aussi peu incubé que le nazisme de l'Histoire. Pour nous. En France. Et toi aussi, venu d'ailleurs, comme je suis venu du nord de l'Europe, catholique, chassé par des calvinistes, et sans doute juif d'origine, autant tenu par la morale ouverte de mon Evangile que toi par celle, fermée, de ton Testament. La voici cette lettre que tu as tant attendue de moi lorsque tu me répétais "je voudrais que tu m'écrives comme tu me parles ". La voici, comme une étourderie. Je ne suis pas sûr de t'aimer, ou plutôt de t'avoir aimé, en dehors de l'Histoire, telle que nous en répétons la dictée fascinée. La parole, notre parole, n'est plus interdite si nous choisissons, envers et par tous les jugements prévisibles, de la re-prendre pour un parcours. Un itinéraire n'a de signifié qu'à deux, l'autre constituant la réponse, le repère et le repaire. Je t'aime comme quelqu'un que je ne prendrai plus jamais (!) dans mes bras parce que ce désir-là, maintes fois et si mal assouvi, il y a des années, nous a laissés pantelants et proies de cet amour durable, idéal imposé par des siècles de répressions et

de romantismes. Je t'aime comme quelqu'un que je regarde vivre et que je peux écouter, enfin, sans jalousies extrêmes, sans volonté de te façonner, avec pour seul désir de vivre un peu de vie avec toi et de te sentir te modifier en me modifiant ou témoin de ma modification. En cela, mon petit passager clandestin, je t'aime terriblement. Et nous sommes incapables de ces gestes qui coûtent ou engagent. Le stylo est vide, je change pour un crayon feutre. Tant pis pour les pleins et déliés. Mais peu importe. Je t'aime car nous n'avons pas su encore nous aimer. Et je vieillis plus vite que toi. D'autres plus jeunes arrivent que tu appelles les jeunes. Karachi. À l'aéroport. En transit. Je ne verrai rien. Ni de cette ville ni de ce pays. Des boutiques entourent le hall. À l'étal, des objets en argent ciselé et des tapis de bazar. Je t'écris. Tu es Sam. Samuel. Tu es l'autre. Je n'ai pas souvenir d'avoir vécu une seule seconde depuis le jour de mes quarante ans. J'étais à Crantac. Ce jour-là, après des années de coupure et d'absence, de dure présente absence de toi, tu m'avais adressé treize roses rouges. Quelques minutes après la visite du fleuriste Interflora de Sargues, j'apprenais la mort de ma mère, Monique, Moune, Nickette. Le soir, nous nous parlions au téléphone. Retrouvailles. Je venais de t'annoncer la nouvelle, ma volonté d'abandonner la capitale, de renoncer à mon poste, et d'écrire. " Je dois passer par là. Je dois passer par là, n'est-ce pas ? " Et je t'entends, ton grave de l'hésitation, comme un raclement de gorge, penser et commencer à dire " non " puis te raviser et dire, à contrecœur, ou à esprit défendant, " oui ". ce qui donna " noui ". C'est " grièvement risible, et je te cite pour le grièvement, toi, le jeune docteur, le désormais psychiatre, je ne t'aimais peut-être qu'étudiant, car nous sommes malades ou incapables de dire " oui " ou de dire " non ". L'enthousiasme ne veut pas dire la soumission. Le lendemain, en route pour Bernes-en-Brie, berceau de la famille de ma mère, lentement, au volant de ma voiture, autoroute Nord, six cents kilomètres, mon frère et mes soeurs m'avaient demandé d'arriver avant eux tous afin de " préparer la cérémonie et surtout les fleurs ", je pleurais tellement qu'instinctivement je me suis pris, à plusieurs reprises, en flagrant délit de brancher les essuie-glaces alors qu'il ne pleuvait pas : je pensais à ta réponse de la veille et à ce mot de la réponse de notre temps, dans notre temps, que tu venais d'inventer : " noui ". Je t'aime de n'avoir su ni pu encore t'aimer.

Dans l'avion. Suite et fin. Karachi-Pékin. Tu es Sam. Tu es l'autre. C'est toujours la même histoire. Et " faut pas raconter d'histoires ". Je vais et je veux t'écrire mais tu ne recevras jamais cette lettre. Elle constitue le sujet. Vivre sa vie d'abord. Tout commence dans un avion. Seize heures de vol. Vraisemblablement ma dernière mission de haut fonctionnaire. Et toi, en moi, auquel je n'ai pas lancé de parole depuis des mois. Depuis le jour du " noui ", jour de mort et jour de naissance. Je t'aime parce que tu doutes. Tu ne doutais pas quand nous nous sommes rencontrés, aimés, il y a... ? Nous survolons Calcutta. Images. Autres images. Un sentiment nouveau est né, en nous, dans notre pays : la rage. Je voudrais bien qu'il vire à la peur. Nous ne roupillerons plus. Nous deux d'abord. Sam, toi, l'autre : la politique, ça commence à deux. À Crantac, l'architecte, c'est le paysage. Je t'aime. Je vais t'écrire. C'est le sujet. Et tu es toutes et tous. Puisque la rencontre ne s'est jamais effectuée. Ni oui ni non, c'était noui. Oser le oui. L'amour de l'autre est raciste. Je t'embrasse. Jean. »

Le récit de la dernière soirée. Seulement au moment où ils s'étaient quittés, Jean Hanssen avait eu l'impression que Sam aurait pu parler. C'était devant la gare. Ils venaient de rouler en voiture, lentement sous une pluie drue, presque tiède, qu'un vent du sud flanquait par rafales, sur la route. L'appareil à cassettes ne fonctionnait pas. Il fallait écouter une radio périphérique, les messages publicitaires, toujours les mêmes promesses de prix coûtants, de prix écrasés, de plus petits prix pour toutes sortes de lessives et toujours la même voix langoureuse pour parler d'un coffret de parfums ou d'un abonnement à une revue de décoration. Plusieurs fois, comme ils s'interdisaient et l'un et l'autre toute parole échangée parce qu'ils allaient se quitter, ou l'un ou l'autre avait branché la radio, pour l'éteindre du presque même geste parce que le silence,

somme toute, convenait à leur séparation et qu'ils éprouvaient vivement, vertige du prochain adieu, le besoin de livrer ce qu'ils n'avaient pas osé se dire pendant les dix jours qu'ils venaient de passer ensemble. Dix jours ou sept ans, et ils se connaissaient depuis sept années, même durée, si peu oser l'autre et pourquoi ? Et Jean Hanssen avait été surpris, debout, sous la pluie, alors qu'il venait de refermer le coffre de la voiture, du geste que Sam, plus petit de taille, avait eu, lui saisissant la nuque et l'embrassant sur les joues, presque à la commissure des lèvres, comme un baiser manqué. Sam aurait pu sangloter et ce n'était pas son genre. Ils avaient une heure d'avance. Sam avait dit « j'attendrai au buffet de la gare. Je sais que tu n'aimes pas conduire de nuit ». Jean Hanssen avait repris le volant, ému. Seul. Et cette fois les rafales de plein fouet. Jean Hanssen repoussait en lui le sentiment de regret. Chacun avait, une fois encore, refusé de vouer à l'autre son sentiment d'attachement et d'arrachement. Malgré leurs connaissances de la vie, de ses dictées et de ses clichés, ils avaient fait semblant de croire que vœux ou aveux passaient forcément par des mots. Au buffet de la gare, Sam, le jeune docteur Sam, verrait le garçon de salle, handicapé physique, traité comme un chien par un patron et une patronne, roquets de derrière le bar ; houspillant leur protégé aux lèvres humides qui serre toujours maladroitement contre lui un plateau, mains tordues, bras de longueurs différentes, et ce déhanchement qui fait vaciller et provoque la peur des voyageurs du départ, donc déjà ailleurs. Sitôt quittée la ville, pleins phares, Jean Hanssen se dit que Sam ne supporterait pas le spectacle de cet employé et qu'il était déjà peut-être en train de le défendre alors que quelques minutes auparavant la difformité de leur amour ne lui avait inspiré qu'un silence en réponse à son silence. Jean Hanssen se sentait trop vieux. Trop vieux de quinze ans. Si Sam avait sangloté ?

Puis ç'avait été la route sinueuse, l'abandon de la nationale 113, réputée la plus meurtrière du pays, et l'entrée dans la vallée, la Vallée, avec un V majuscule, c'est ainsi que les gens venus d'ailleurs la nommaient, avec fierté, comme s'il s'agissait d'un lieu extraordinaire puisqu'ils avaient choisi d'en faire leur repaire, de s'y regrouper, de s'y parquer, d'y bâtir ou rebâtir des bastides, des mas, des domaines, des hameaux. Jean Hanssen avait connu ce paysage intact, ruiné non pas par le temps mais avec le temps, une si belle compagnie dans l'oubli. Refort, Ragères, Saint-Gismond, Crantac¹, autant de villages saccagés, en principe restaurés et de nouveau vivants, plus morts qu'avant, en fait et de constat, car toutes ces maisons levées, relevées, ornées, serties d'arbres de plantation récente, ressemblaient à des veuves errantes, les yeux fermés, volets clos, royaume des braqueurs et des as de la cambriole : il ne se passait pas une nuit sans qu'un système de protection sophistiqué ne se déclenche, sirènes aux timbres aigus. Les gens des villages et des fermes ne s'alertaient même plus. La gendarmerie ne se déplaçait que le lendemain. La terre se vendait à prix d'or. Il était même devenu de bon ton de moquer qui s'installait là. Jean Hanssen savait que seul le paysage l'y retenait. Il vivait plus haut dans la montagne, une maison sans histoire, au pied d'une falaise. Une maison entourée d'arbres, à l'ombre le matin, dont personne n'avait voulu parce que l'ombre et parce que la falaise. Parce qu'elle ne ressemblait pas non plus aux autres maisons habillées de pierres sèches qui se copiaient dans la Vallée. Une simple maison en crépi. Le facteur passait un peu plus tard, c'est tout. La veille de Noël, Jean Hanssen l'avait attendu au bout du chemin. Sur la camionnette jaune, il y avait un placard « Vœux de Bonne Année », un oiseau blanc, et un slogan « Écrire, c'est rendre des gens heureux ». Jean Hanssen avait donné au facteur ses étrennes. L'inscription l'avait fait sourire. Le facteur lui avait dit « alors monsieur Hanssen, vous ne nous quittez plus ? »

¹ Les noms de lieux sont imaginaires.

Il se mit à pleuvoir plus violemment. La route était jonchée de branches cassées et, par endroits, l'eau traversait en torrent la chaussée. À l'entrée du village, les containers destinés au ramassage des ordures municipales avaient été couchés par le vent et des sacs en plastique bleu, éventrés, gisaient près de la fontaine. Il n'y a qu'une lumière sur la place. L'horloge de la mairie. était arrêtée. Volets clos. Les quelques habitants dormaient. À une centaine de mètres au sortir du village, après le petit pont, sa maison. Toute fermée également. Avec seulement une lumière à l'entrée « pour le retour, c'est nécessaire » avait dit Sam. Au moment où Jean Hanssen allait éteindre les phares, un renard passa devant la maison, s'arrêta, le regarda, puis détala, queue basse. Jean Hanssen sortit de la voiture, sous la pluie, ferma les portières dans le noir, vaguement peureux, mais pourquoi a-t-on peur d'un renard ? Puis il contourna la maison, les pieds dans les flaques, le visage criblé de gouttes de pluie. C'était bon. Le ciel parlait. Et sitôt la porte refermée à clé, seul, enfermé chez lui, sauf, loin, coupé, il se frotta le visage, se caressa la nuque, là où Sam l'avait tenu, légèrement cramponné, pour le baiser manqué et il se mit à embrasser le mur de l'entrée, mur de plâtre qu'il n'avait pas fait peindre, murs bruts de son refuge. Il regarda sa montre. A cette heure-là, le train devait quitter la gare. Sam était en route pour Lucette, « la grande Lucette, capitale de la sucette ». Il était attendu le lendemain à dix-huit heures quinze à l'hôpital de Clercy, banlieue Est, pour des heures de consultation, « nous prenons en charge des familles. Les enfants de Lucette, et les parents des enfants de Lucette ». Il y avait encore des braises dans la cheminée. Jean Hanssen se réchauffa les mains. La machine à écrire attendait sur son bureau, près de la photo de sa mère. Comme un amoureux impuissant, Jean Hanssen fila vite dans sa chambre. Il y faisait chaud. Il prit le médicament habituel pour dormir. Au moment d'entrer dans le lit, il trouva une paire de chaussettes oubliées par Sam. Il les enfila. Avec un peu de chance, en marchant, dans un rêve, il ferait un rêve de Sam. Il en saurait un peu plus sur son ami. Un ami unique, comme un fils unique.

Lors de son installation définitive à Crantac, Jean Hanssen avait placé sur son bureau un portrait de sa mère, tendre photo d'une jeune fille qui ne savait pas encore qui allait la choisir, l'entraîner et lui faire mettre au monde une famille, deux garçons et trois filles. Jean Hanssen était l'aîné. On avait attendu de lui le premier mariage et le premier petit-enfant. Aussi, afin de ne pas contrarier cette attente, Jean Hanssen avait-il fait les études brillantes nécessaires pour qu'on ne lui pose pas trop de questions de mœurs en milieu tribal, père, mère, frère, soeurs, oncles, tantes, grands-parents, proches et amis de la famille, tous ceux-là qu'animait le désir normal de proliférer et qui ne considéreraient jamais comme normal, à égalité, cet autre désir qui ne génère pas. Jean Hanssen avait eu avec Sam, un temps, au temps de leur rencontre, l'impression que deux êtres se reproduisaient avant tout dans l'amour qu'ils se portaient. Mais de quel amour s'agissait-il ? De celui pour lequel certains militaient, comme s'il pouvait être un jour reconnu d'utilité publique ?

Tôt, le matin qui suivit le départ de Sam, Jean Hanssen ôta les chaussettes, les lissa de la main sur le lit, les plia et décida d'en faire un paquet qu'il enverrait à Sam avec le petit mot suivant « elles ne m'ont pas fait rêver ». Un peu d'humour était tout ce qu'il leur restait après ce que Sam et lui appelaient « les années d'euphorie et les années de crise ». « Et l'humour » disait Sam, citant un de ses maîtres à penser, ou se citant lui-même, maître qu'il devenait de son être, « c'est de l'humus ». Depuis le changement de régime, les vertiges se multipliaient. Les colons et fantasques de la Vallée n'avaient pas fait le déplacement pour les fêtes. Sam pendant tout son séjour s'était interrogé sur la teneur d'une thèse qu'il devait présenter pour obtenir le poste de chef de service dans un hôpital psychiatrique, qu'il occupait déjà, donc une thèse conforme, plate, toute en répétitions et en « savoir su », alors qu'il se savait capable d'inaugurer, voire de créer, un nouveau mode d'approche des enfants jugés malades par des

malades du jugement. Jean Hanssen, lui, paradoxalement, par conviction, et il l'avait toujours prouvé, au plus risqué, de poste en poste, n'avait pas eu, en mai, à retourner sa veste comme la plupart de ceux de sa caste, loups de l'Administration, et cela même l'avait désigné, en même temps que Breillard, alors que les autres s'empresaient, flattaient, et somme toute, sous le caparaçon d'un nouveau gouvernement, s'échangeaient déjà leurs postes, changeaient de case. Lui pas. Il se retrouva en disponibilité, avec prime. Dix ans de plus, on l'aurait fait bénéficier d'une retraite anticipée. Plus de bureau, plus de rendez-vous, plus de subventions à distribuer, plus de services à rendre et plus besoin de nouer chaque matin une cravate plus ou moins terne. Il était « disponible ».

Jean Hanssen fit claquer les volets de la maison. Volets gris et ciel gris, lambeaux de nuages déchirés par la falaise, la Vallée était noyée de brume, la radio diffusait des informations alarmantes, citait Budapest, Prague, l'Afghanistan, les mots de « Yalta » et de « partage du monde » revenaient comme une ponctuation. Un tel avait fait telle déclaration, tel autre affirmait que. Tout cela était encore une fois bien confortable. Devant la mise au pas ou l'envahissement de ce pays dont le nom revenait comme un glas, le monde entier, en mémoire de l'Histoire, s'était toujours tenu bras croisés, attendant le pire pour plaindre. À quoi serviraient encore les appels et les dons ? Ce magot de malheur, chacun s'en emparait pour jouer le malpropre jeu de sa politique dite intérieure. Le café était prêt. Jean Hanssen se souvint de son père citant saint Paul à la fin d'un repas délicat, était-ce pour les fiançailles de Pierre, ou celles de Marie, de Jeanne ou de Sophie ? « la nourriture c'est pour le ventre et le ventre c'est pour la mort ». Le père avait ri du silence que son dire avait provoqué autour de la table « cela ne devrait pas vous couper l'appétit. N'oubliez pas que nous sommes malades de trop ». Il avait porté un toast aux jeunes fiancés, « aux beaux jours qui reviendront et aux enfants qui surprendront ». Jean Hanssen avait baissé les yeux. Son père l'observait. Sa mère lui avait fait passer une assiette de biscuits en murmurant « tu ne devrais plus avoir peur de lui. Cette peur m'appartient. Trouve seulement celui qui t'aimera ». Elle avait dit « celui ».

Celui-ci, celui-là, ceux-là : des visages, à peine des visages, des passions brèves parce que lancées sans lendemain, dès la donnée de la rencontre, des espoirs ne s'ancrant jamais, ou lui ou l'autre, ou les deux à la fois, faisant volte-face pour un autre hypothétique, à rencontrer, à aimer, et jamais celui, « celui », unique, pour s'arrêter, se fondre, partager, et confondre l'idée même de rupture ou, pire, celle de vieillesse. Il n'y avait eu que Bernard Aste, Samuel Astelaze, Sam, et il ne participait au goût du café noir de ce petit déjeuner-là, ce matin-là, que parce qu'il était réapparu après des années d'écart, ébahi, bredouille, en chasseur solitaire, non plus convoité, mais lui aussi, désormais, convoiteur. André Hanssen, le père, était mort, emportant avec lui ses traits et citations, celle-là, notamment, qui était revenue en mémoire de son fils Jean pendant la dernière mission, pensée du poète chinois Kuan Tzu², « du troisième siècle avant Jésus-Christ », annonçait en préambule le père, « si tu fais des plans pour un an, sème du blé. Si tu fais des plans pour dix ans, plante des arbres. Si tu fais des plans pour la vie, instruis les hommes ». Les Hanssen, depuis trois générations, et même quatre puisque Pierre, le cadet, avait repris l'affaire de famille, étaient imprimeurs de la S.N.C.F. Tous les indicateurs d'horaires passaient par eux. Le père, au scandale du reste de la famille, « la famille » disait-il « c'est toujours le reste ... », avait refusé qu'on l'enterre religieusement et, sur sa tombe, avait demandé à ses enfants de faire inscrire à la place de son nom « N'être rien. Simplement rien. » Dans son testament, il avait commenté la demande « c'est une expérience qui fait peur. Il faut tout lâcher ». Monique, Moune, Nickette, la mère, née Dubost, fille de notaire, était morte peu de temps après son mari. Pierre, Marie, Jeanne et Sophie, eux, avaient

² Il s'agit d'un des pères du Taoïsme.

fait de beaux mariages et plein d'enfants. Les problèmes de succession n'étaient toujours pas réglés. Encore moins depuis le nouveau gouvernement. Pierre et les trois beaux-frères qui s'étaient, pendant des années, flattés d'avoir « quelqu'un de la famille à un poste clé » avaient cessé d'appeler Jean Hanssen et de le solliciter du jour du 10 mai au lendemain le 11. Ils le soupçonnaient d'être de ceux qui avaient « bradé le pouvoir » et provoqué ce qui allait « devenir une faillite ». « Nous allons subir un électrochoc. Mais comment se retrouve-t-on, après un électrochoc ? » Les premiers temps, Jean Hanssen s'était amusé de leurs mièvres mines si par hasard il les rencontrait, un amusement grave puisque Marie et Sophie en robes du soir et leurs époux en smokings, le soir de l'élection du président socialiste, dans la voiture décapotée de Sophie, étaient allés, sous la pluie, sabler le champagne, en stationnement pont Marie, en lançant aux passants des « nous avons perdu ! » et levant leurs verres, riant. Marie, éternelle étonnée, avait précisé « et c'est incroyable, personne ne nous a lynchés ».

Le café était amer. Jean Hanssen le jeta dans l'évier, lava le bol, la cuiller, et rangea le sucrier. La brume dans la Vallée se dissipait. Il se souvint de Sam, peu avant le départ pour la gare, récitant à voix haute, et par dérision, ce qui allait pouvoir devenir la première phrase de sa thèse « L'inconscient est une hypothèse. L'inconscient serait-il une hypothèse ? Et si l'inconscient n'était qu'une hypothèse ... » Jean Hanssen ne voulait pas comprendre. La discipline de cet autre discours le distinguait de Sam. Un autre sujet de passion. Tout comme sa famille demeurerait étrangère et ne constituerait jamais un sujet annoncé, véritable. C'était toujours la même famille, des mêmes quartiers, dans tous les romans qu'il avait aimés. Et il voulait écrire. Lui aussi. Écrire des vœux. Pour rendre des gens heureux. Il attrapa un cache-col, enfila des bottes de caoutchouc et sortit, de la boue autour de la maison, terre de remblai mal stabilisée, puis la vraie terre des champs et des bosquets, en amont. Il irait au haut de la falaise et prendrait une décision. Le sujet serait célibataire. Le sujet serait la Vallée ? Lucette ? Le sujet serait drôle : tous les paumés qu'il avait connus. Non : on ne cherche pas un sujet, il s'impose et propose. On ne décide pas d'écrire, tout s'écrit. Cela, il l'avait lu. Il le savait. « Du savoir su » aurait répété Sam. Et les répétitions seraient importantes. Ce que les maîtresses d'école, du temps de sa jeunesse, appelaient les « redondances ». Tout se ferait écho, de tous les bords de sa vie, et le sujet ne serait pas résumable. Et là, pas à pas, le sentier dit du Curé, au-dessus du hameau de la Jantraque, il le vivait. Sur son bureau, il y avait quelques pages de fiction » écrites alors que Sam lisait ses ouvrages, au coin du feu. Il avait cru à un début de roman. Les jours passaient. Il peinait. Peine amoureuse. Sam allait repartir. Quelques pauvres pages que Sam avait fait semblant d'aimer en disant « c'est plein de promesses, mais si, ça m'intéresse. Continue parce que je me demande vraiment où tu vas ». C'était donc cela, écrire : trébucher.

Jean Hanssen, plusieurs fois, avait été tenté de lire à Sam la lettre écrite dans l'avion, mais il avait préféré la garder pour lui. La peur du nu, sans doute. La frayeur de l'aveu, également. Il n'était pas sûr de Sam. Et l'amoureux qui veut être sûr est un être perdu. Il le savait. L'exercice du pouvoir l'avait distrait de cette évidence. Or, désormais, la distraction n'était plus possible. Et Jean Hanssen s'était contenté de vérifier si la lettre était toujours dans la poche arrière de son pantalon. « Tu cherches un mouchoir ? » demandait Sam en souriant. Non. Je caresse mon testament. » « Ne parle pas comme ça ! » « Je parle ainsi, Sam, c'est ce que j'écris de mieux. »

Au haut de la falaise, Jean Hanssen s'approcha du vide. Il n'avait plus peur du vide. Le sujet, c'était la quête. Et Sam et lui, comme deux clowns qui ne se serrent jamais la main pour faire rire des enfants, dix, vingt fois, mains tendues, fondant l'un sur l'autre. Et se ratant. Raté. Il est tombé. Les enfants ne riaient plus. La famille applaudissait.